

DOSSIER TOP SECRET

TERRORISMO



di

Daniela Zini

à mon Père, le premier Homme de ma vie, qui a fait de moi un Homme.

Merci, Papa!

D

“Pour transformer le monde, il n’est pas besoin pour toi de la pioche, de la hache et de la truelle et de l’épée. Mais il te suffit de le regarder seulement avec ces yeux de l’esprit qui voit et qui entend.”

Paul Claudel

Qui aimerait être sourd et aveugle pour ne pas voir et entendre les atrocités de ce millénaire?

Grâce à une longue enquête qu’il a menée au Moyen-Orient, aux Etats-Unis, en Amérique latine et en Europe, l’écrivain ouvre les dossiers du terrorisme international. Au terme de son “voyage” à l’intérieur des mouvements subversifs, l’auteur, puisant aux sources les plus secrètes, tire de l’ombre les tueurs sans frontières. Il révèle les complicités dont ils bénéficient dans les Etats qui les protègent. Agents secrets, mercenaires idéalistes et responsables politiques se côtoient dans cette étude minutieuse.

L'idéologie rend sourds et aveuglés.

Elle refuse d'écouter ce qui n'entre pas dans son univers sectaire.

La grande majorité des gens sont sourds et aveuglés aux problèmes du monde!

Tant qu'ils ne sont pas directement concernés et que les fléaux ne leur tombent pas sur la tête, ils s'en moquent!

Ils ne voient même pas qu'une grande partie de ces problèmes ont une incidence directe sur leur vie.

La Liberté n'est pas une exigence que nous devrions attendre de la Société ou de l'Etat; elle est d'abord une exigence intérieure.

Quand les prisons de nos regards et les tombeaux des mots s'ouvrent, quand les barbelés de nos représentations sont arrachés, quand les écrans et les voiles de nos esprits sont déchirés et que les regard en miroirs sont brisés, alors les regards simples, pauvres et nus se lèvent et, sans appui, marchent à travers les murs. Comme les vitraux d'une cathédrale de lumière, ils dansent les mille couleurs des choses. Sur la montagne vide, par delà la grâce des mots et la lourdeur des choses, les mots se font silence-sonore, ténèbres-lumineuses, absence-présence.

Folie humaine ou sagesse divine?

C'est la douce folie des Enfants, des Artistes et des Saints qui nous invitent à "vivre en poésie", accordés avec cet au-delà, qui se voile et se dévoile dans le silence des choses comme dans les secrets de nos histoires.

Ce qu'il y a de plus important dans la vie, c'est d'apprendre à vivre.

Il n'y a rien que les hommes se montrent plus désireux de conserver que la vie, et il n'y a rien qu'ils s'efforcent moins de bien diriger.

Y réussir est chose moins facile qu'on ne pense.

"La vie",

dit Hippocrate au commencement de ses Aphorismes médicaux,

"est courte, l'art est long, l'occasion passagère, l'expérience trompeuse et le jugement difficile."

Le bonheur et le succès ne dépendent pas des circonstances, mais de nous-mêmes.

"Plus d'hommes ont dû leur ruine à leurs propres fautes qu'à la malveillance des autres; plus de maisons et de villes ont été anéanties par l'homme que par des tempêtes et des tremblements de terre."

Parler aujourd'hui d'émerveillement peut sembler une folie, mais cette folie n'est-elle pas la plus grande sagesse devant la désespérance de ce monde?

Toute l'histoire de la philosophie, depuis les Pré-socratiques jusqu'à Martin Heidegger tourne autour de ce mystère de l'étonnement devant le sublime de la vie.

"Avoir l'esprit philosophique,"

écrit Arthur Schopenhauer,

"c'est être capable de s'étonner des événements habituels et des choses de tous les jours."

Et Einstein nous assure:

"Celui qui a perdu la faculté de s'émerveiller et qui juge, c'est comme s'il était mort, son regard s'est éteint."

Nous retrouvons chez tous les grands hommes cette illumination du regard.

L'homme devient génial quand son moi ne fait pas écran entre le réel et la

Vérité; par leur avoir, leur pouvoir, ou leur savoir, les hommes se rendent aveugles.

L'homme d'aujourd'hui tombe volontiers dans l'erreur de croire que tout peut être expliqué, qu'il n'y a plus de mystère. Et que l'émerveillement ne serait que l'effet de la nouveauté sur des esprits ignorants.

L'Humanité occidentale périclète de cette perte du sens du merveilleux, qui est une confusion entre problème et mystère. Elle a perdu le sens du réel, en confondant réel, imaginaire et symbolique.

L'idolâtrie des choses ou des idées, et maintenant des images, est une vieille tentation de l'humanité!

S'étonner, c'est se laisser surprendre par les choses les plus simples de la vie.

Entre le choc de l'étonnement et la terre promise de l'émerveillement, il y a un long chemin d'exode, où notre esprit s'éveille et où notre regard se libère.

Il nous est dit au premier chapitre de la Genèse qu'à la fin du sixième jour:

"Dieu vit tout ce qu'il avait fait et voici, tout était très bien."

Non seulement bien, mais très bien; et cependant combien peu d'entre nous savent apprécier l'admirable monde où nous vivons?

Plusieurs d'entre nous marchent à travers la vie comme des Fantômes: ils se trouvent dans le monde sans en faire partie. Nous avons des yeux pour ne point voir et des oreilles pour ne point entendre.

Pour voir, il faut regarder.

Regarder, c'est garder, c'est monter la garde, non pour prendre l'Autre en flagrant délit mais pour se laisser surprendre.

Regarder, c'est devenir gardien de l'être, c'est veiller dans l'attente d'une "sensation vraie" comme dit Paul Cézanne.

Regarder est beaucoup moins facile que de ne pas regarder, et c'est un don précieux que d'être capable de voir ce qui passe devant nos yeux.

John Ruskin affirme :

"Ce que l'esprit humain peut faire de plus grand en ce monde est de regarder et de raconter tout simplement ce qu'il a vu."

Je ne pense pas que les yeux de Ruskin soient meilleurs que les nôtres, mais comme il voit plus de choses avec les siens!

L'émerveillement naît d'abord du silence, et il conduit au silence. Ce silence de soi est la première condition de sa manifestation. Le silence est la trace en nous de l'émerveillement; et celui-ci est proportionnel au silence qu'il fait naître en nous.

Quand l'œil écoute la musique du silence, l'esprit perçoit la mélodie secrète des choses. Le silence et l'émerveillement accomplissent ce miracle de nous introduire dans le dialogue avec un au-delà du visible et du lisible.

J'aime le silence.

Il permet d'entendre la mélodie de l'âme. Celle de l'Autre, lorsque je l'écoute se dire, ou la mienne lorsqu'elle murmure en paix.

Le silence me rapproche de l'état de nature, me rappelle que j'en suis un élément.

“La nature qui fait toutes choses pour qu'elles répondent à une intention et une destination précises, comme ils le disent justement, n'a pas donné la sensation à l'animal simplement pour pâtir et sentir, mais parce que, entouré d'êtres dont les uns lui sont appropriés et les autres inappropriés, il ne pourrait survivre un seul instant, s'il n'apprenait à se garder des uns et à se mêler aux autres. Or, si la sensation fournit à chacun semblablement la connaissance des uns et des autres, les conséquences de la sensation, la saisie et la poursuite des choses utiles, le rejet et la fuite des choses funestes et pénibles, nul moyen qu'elles se rencontrent chez qui n'a pas reçu par nature la faculté de raisonner, juger, se souvenir et être attentif. Les êtres qu'on dépouillera de toute attente, de tout souvenir, projet ou préparation, de l'espoir, de la crainte, du désir et de l'affliction, il ne leur servira de rien d'avoir des yeux ou des oreilles; et il vaut mieux être débarrassé de toute sensation et de toute imagination qui ne s'accompagnent pas de la faculté qui en fait usage, que d'éprouver peine, douleur et souffrance sans avoir les moyens de repousser ces maux. Et justement le physicien Straton démontre que sans l'intellection absolument aucune sensation ne se produit. Souvent en effet un texte que nous parcourons des

yeux, des paroles qui frappent notre ouïe nous échappent et nous fuient, parce que notre esprit est occupé à autre chose ; puis il revient: alors il change sa course et poursuit un à un chacun des mots qu'il a laissé échapper. C'est en ce sens qu'il a été dit "c'est l'intellect qui voit, l'intellect qui entend: le reste est sourd et aveugle"; car l'affection qui a pour siège l'œil ou l'oreille ne produit pas de sensation sans la présence de la pensée. D'où la réponse du roi Cléomène: il assistait à un banquet où se faisait applaudir un chanteur dont on voulut savoir s'il ne semblait pas habile: "Voyez vous-mêmes, demanda-t-il, pour moi j'ai l'esprit dans le Péloponnèse". Donc tous les êtres qui possèdent la sensation, nécessairement possèdent aussi l'intellection."

Porphyre, De l'Abstinence, 3, 21.5

Bien que nous ayons une ferme espérance dans les progrès de la race humaine, cependant individuellement, en avançant en âge, nous nous détachons de bien des choses qui, dans notre jeunesse, nous procuraient le plaisir le plus intense. Mais, d'un autre côté, si notre temps a été bien employé, si nous nous sommes prudemment chauffés les mains "au foyer de la vie", il se peut que l'âge nous donne plus que nous

ne perdons. À mesure que nos forces diminuent, nous sentons moins aussi la nécessité de l'exercice; l'espérance, peu à peu, fait place à la Mémoire.

Celle-ci ajoutera-t-elle à notre bonheur ou non?

Cela dépend de ce qu'aura été notre vie ici-bas.

Il y a des vies qui perdent de leur valeur à l'approche de la vieillesse; chaque jouissance se flétrit l'une après l'autre, et celles mêmes qui subsistent perdent peu à peu de leur saveur. D'autres, au contraire, gagnent en richesse et en paix au-delà de ce que le temps leur a dérobé.

Les plaisirs de la jeunesse peuvent l'emporter en intensité et en saveur, mais ils sont toujours mêlés d'anxiété et d'agitation, et ne peuvent égaler en plénitude et en profondeur les consolations que l'âge apporte comme la plus belle récompense d'une vie exempte d'égoïsme.

Il en est de la fin de la vie comme de la fin du jour: il se peut qu'il y ait des nuages, et cependant, si l'horizon reste clair, la soirée sera belle.

Emanuel Swedenborg suppose que dans le ciel les Anges avancent continuellement vers le Printemps de leur vie, si bien que plus ils ont vécu longtemps, plus ils sont jeunes en réalité.

N'avons-nous pas des Amis qui semblent réaliser cet idéal, qui ont gardé, du moins par l'esprit, toute la fraîcheur de l'enfance?

Voilà une histoire qui devrait faire prendre conscience de la difficulté à accepter la réalité telle qu'elle est.

C'est tellement plus simple de qualifier son contradicteur de fou, d'aliéné, de naïf ou d'imbécile!

Car, même si elle ne fait pas toujours plaisir, même si elle nous dérange dans notre confort et nos idées bien ancrées, même si elle chamboule le bon ordonnancement des choses, même si parfois elle fait peur, je crois qu'il faut pouvoir regarder et entendre la Vérité nue, sans fard et en faisant fi de nos croyances et de nos certitudes.

Et c'est bien là le plus complexe...

Le Bouddha raconta cette histoire à ses moines:

"Un jeune veuf se dévouait à son petit garçon. Mais pendant qu'il était en voyage pour son métier, des bandits incendièrent tout le village, le laissant en cendres, et enlevèrent le petit garçon. Quand le père retourna, il ne retrouva que des ruines et eut le cœur brisé. Voyant les restes calcinés d'un enfant, il crut que c'étaient ceux

de son propre fils, prépara une crémation, recueillit les cendres, et les mit dans un sac qu'il emportait partout avec lui.

Un jour, son vrai fils parvint à échapper aux bandits et à retrouver le chemin de la maison, que son père avait reconstruite. Il arriva, tard dans la nuit et frappa à la porte. Le père demanda:

“Qui est là?”

“C'est moi, ton fils. S'il te plaît fais-moi entrer!”

Le père, qui portait toujours les cendres avec lui, désespérément triste, crut qu'il s'agissait d'un misérable qui se moquait de lui. Il cria:

“Va-t-en!”

Son enfant frappait et appelait sans cesse mais le père lui faisait toujours la même réponse. Finalement le fils partit pour ne plus jamais revenir.

Après avoir terminé ce récit le Bouddha ajouta:

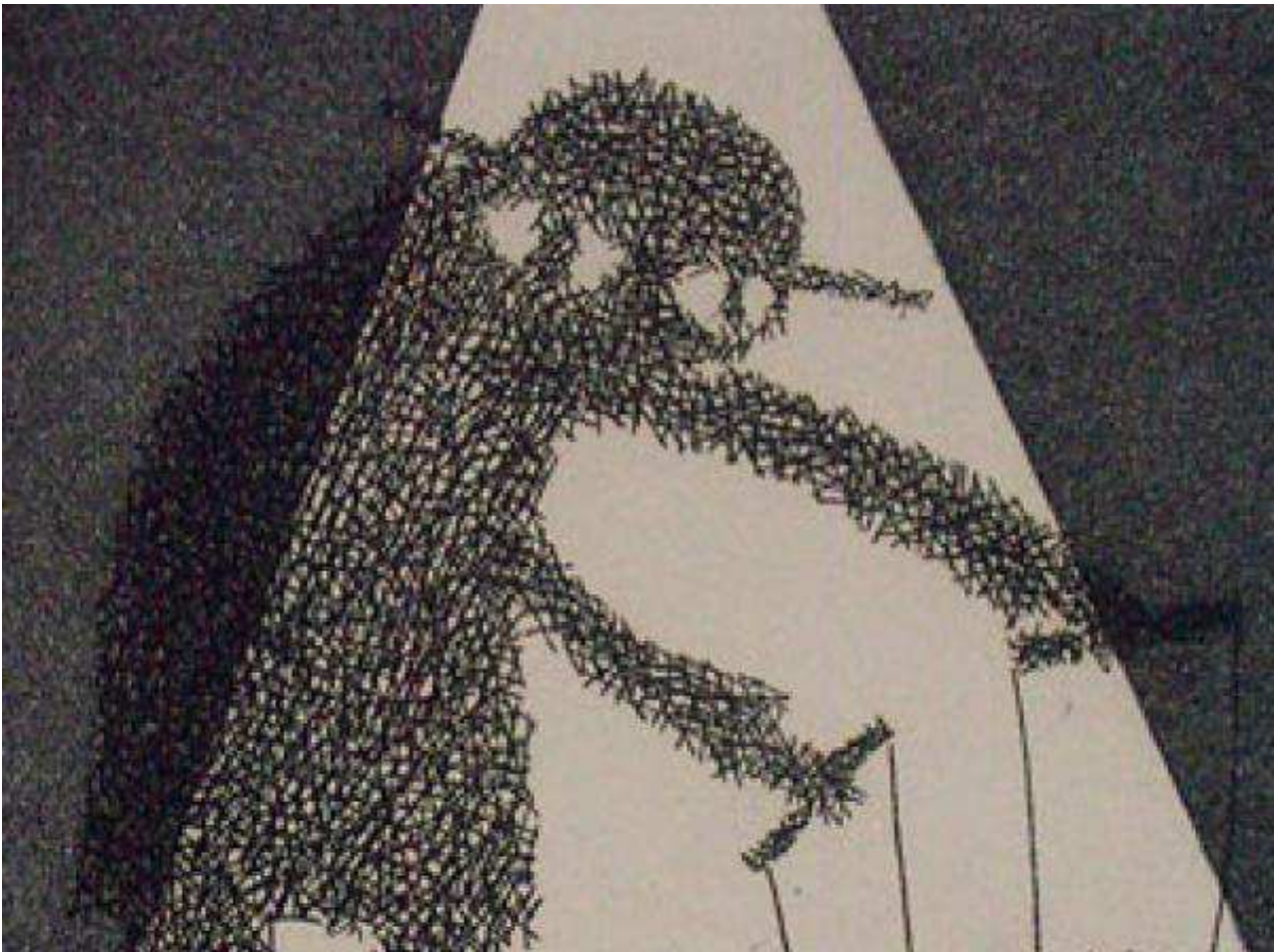
“Si vous vous accrochez à une idée comme à une Vérité inaltérable, quand la Vérité viendra en personne frapper à votre porte, vous ne serez pas capable d'ouvrir et de l'accepter.”

[tiré de l'Udana Sutta]

Daniela Zini

I. IL TERRORISMO UTILE

Il terrorismo, spesso, si appella a ideali di progresso;
ma serve, sempre, a fare arretrare la società.



“Vi sono momenti nella vita, in cui tacere diventa una colpa e parlare diventa un obbligo. Un dovere morale, un imperativo categorico al quale non ci si può sottrarre.”

Oriana Fallaci

Perché si trovano i “manovali” della criminalità politica e non i suoi “cervelli”?

Che nesso vi è tra il Sessantotto e la “strategia della tensione”, che stravolge una parte dell’Europa e, in particolare, l’Italia?

Ci si avvicina, indubbiamente, al vero se a questi interrogativi si risponde, rilevando che il terrorismo dispone di mezzi finanziari molto consistenti, tali che non si possono procurare soltanto con i sequestri, con le rapine e con i ricatti.

<https://www.youtube.com/watch?v=FUNuu1mGSFA>

Con tutta probabilità è ancora troppo presto, come sostengono i più acuti studiosi e osservatori del mondo contemporaneo, per scrivere e comprendere che cosa sia stato e abbia significato quell’insieme di fatti, di idee e di fermenti, definito per abborrirlo o esaltarlo, con l’etichetta di comodo, inspecifica e imprecisa, di Sessantotto. In qualsiasi modo si voglia e si possa, tuttavia, giudicarlo, una cosa è certa: è la data di una svolta cruciale, in positivo e in negativo, per quanto riguarda, in Italia e nel mondo, il

modo di pensare, di sentire e di reagire, il comportamento politico e il costume sociale degli individui e delle collettività.

Il Sessantotto è l'anno in cui molti nodi vengono al pettine della Storia e vi giungono da lontano, dopo un lungo e, spesso, sotterraneo percorso, nelle pieghe più segrete dello sviluppo di società, apparentemente statiche e immutabili, in Oriente e in Occidente.

Ripercorrere il tortuoso itinerario nella sua globalità è, praticamente, impossibile, oggi come oggi. È, invece, inevitabile darne un sintetico conto per quanto attiene i più vistosi, clamorosi e significativi mutamenti. Per comprendere il lacerante tessuto sociale, la psicologia di massa, l'evoluzione della mentalità, individuale e collettiva, che producono le "risaie", in cui può vivere il moderno terrorismo, è, infatti, impossibile prescindere da ciò che è avvenuto nel Sessantotto.

Vi sono immediati precedenti che non si possono ignorare e riguardano, da un lato, pressoché esclusivamente, i giovani che, poco prima del 1968, hanno tra i 17 e i 25 anni, e, dall'altro lato, la crisi di una serie di "modelli". Iniziamo da questi ultimi.

Il socialismo e il comunismo, nel senso delle reali prospettive di trasformazione della società che ispirano, stanno, da tempo, mostrando segni di logoramento.

Nel 1956, il XX congresso del PCUS spiega come e perché l'URSS e il movimento comunista internazionale siano stati vittime di una pericolosissima degenerazione: il culto della personalità.

Ancora nel 1956, i fatti di Polonia e di Ungheria dimostrano, ancora maggiormente e concretamente, che nei Paesi di "socialismo reale" le

contraddizioni interne, le lotte tra le classi, il rapporto tra cittadini e Stato siano ben lontano dall'essere stati, in qualche modo, risolti.

Agli inizi degli Anni Sessanta, il dissidio tra la Cina e l'URSS apre ancora più nuovi e irrisolti enigmi.

Come è possibile che le due massime potenze comuniste del mondo, siano rivali?

Miti e pregiudizi della "Vecchia Sinistra Comunista" sembrano, definitivamente, tramontati, si prepara la strada agli scambi di accuse di social-imperialismo e revisionismo, entra, soprattutto, in crisi la credenza nella panacea dell'internazionalismo proletario, del Partito-guida, dello Stato "di tipo nuovo", riprendono credibilità le "vie nazionali", il tema del rapporto tra socialismo e libertà, inizia la lunga, spesso, incomprensibile e, ancora più spesso, incompresa, strada dell'"eurocomunismo". Allo stesso tempo, si prefigura una linea di "Nuova Sinistra", anche comunista, rispuntano i temi della rivoluzione, la filosofia della violenza, i comportamenti sindacali e in polemica con le centrali. Più che un mondo che nasce e contesta il vecchio, è un mondo che sembra estinguersi per forza di inerzia. Il comunismo internazionale, dove è al potere, si affida alla forza della repressione per mantenersi in sella e giungerà alla sua più vistosa crisi, proprio nel 1968, a Praga, con l'occupazione militare da parte delle truppe del Patto di Varsavia.

Chi può più credere che quegli eserciti appartengano a Nazioni, in cui sono al potere partiti comunisti fino al giorno prima definiti "fratelli"?

Se in casa comunista non vi è da stare allegri, nell'area del socialismo e della socialdemocrazia internazionale non si possono nutrire migliori speranze.

Il modello scandinavo del socialismo offre prove di alta civiltà, i partiti socialisti al governo hanno dato vita a forme assistenziali che curano i cittadini “dalla culla alla tomba”; ma le statistiche informano che i suicidi sono in aumento, che l’alcolismo ha raggiunto una diffusione più che allarmante, che si registrano, ovunque, segni di desideri individualistici che somigliano moltissimo a concreti auspici di ritorno a forme di organizzazione sociale in cui prevalga l’iniziativa privata.



“Se uno lancia un sasso, il fatto costituisce reato. Se vengono lanciati mille sassi, diviene una azione politica. Se si dà fuoco a una macchina, il fatto costituisce reato. Se, invece, si bruciano centinaia di macchine, diviene una azione politica. La protesta è quando io dico che una cosa non mi sta bene. Resistenza è quando io faccio in modo che quello che, adesso, non mi piace non accada più.”

Ulrike Marie Meinhof



Ulrike Marie Meinhof [1934-1976] giornalista e co-fondatrice del gruppo rivoluzionario tedesco-occidentale di estrema sinistra, *RAF*, *Rote Armee Fraktion* [Frazione dell'Armata Rossa], conosciuto dalla stampa anche come Banda Baader-Meinhof.



Andreas Baader fu il primo *leader* della *RAF*. Nel 1968, Baader e la sua compagna Gudrun Ensslin furono condannati per aver posto una bomba incendiaria in un supermercato di Francoforte. Il 14 maggio 1970, Baader fuggì dalla custodia degli agenti con l'aiuto della giornalista Ulrike Marie Meinhof. Il primo giugno

del 1972, Baader e i militanti armati del suo gruppo, Jan- Carl Raspe e Holger Meins, furono catturati in un interminabile conflitto a fuoco a Francoforte. Il 18 ottobre 1977, nel carcere di Stammheim, Baader e Gudrun Ensslin vennero trovati morti. Baader e un altro dei detenuti della RAF, Jan-Carl Raspe, che sarebbe, successivamente, morto in ospedale, presentavano lesioni da armi da fuoco. Ensslin era stata strangolata dal cavo di un altoparlante e un'altra detenuta, Irmgard Möller, che riuscì a sopravvivere, fu trovata agonizzante dopo essersi pugnalata al petto.



Gudrun Ensslin

La socialdemocrazia tedesca è forte in uno Stato forte, non è ancora saldamente al potere; quando vi arriva si trova di fronte a un tessuto sociale, in cui, nel 1968, un attentato incendiario a un supermercato di Francoforte ha fatto finire, nell'aprile, in carcere un giovane pressoché sconosciuto di nome Andreas Baader, che viene liberato, nel maggio, con l'azione di un commando della RAF, *Rote Armee Fraktion* [Frazione dell'Armata Rossa], diretta da una altrettanto giovane terrorista di nome Ulrike Meinhof.

La socialdemocrazia in Germania conduce il Paese a livelli di vita qualitativamente eccezionali, a una potenza economica, finanziaria e politica che neppure i più ambiziosi sogni di "rinascita tedesca" hanno, mai,

accarezzato; ma, al tempo stesso, governa una Nazione che diventa teatro, proprio a partire dal 1968, di inquietanti movimenti giovanili, specie studenteschi e, ancora peggio, di una fitta serie di gesta terroristiche che culminano, circa dieci anni dopo, nel rapimento e nell'assassinio del potentissimo capo della confindustria tedesca, Hanns-Martin Schleyer¹.

Nel 1968, l'area del "socialismo reale" [URSS e Paesi nella sua sfera di influenza] è, dunque, in fermento per non dire in crisi; mentre i partiti comunisti, che agiscono al di fuori di essa, cercano, faticosamente e confusamente, una loro diversa identità. Un bilancio non molto più confortante possono farlo i socialisti delle diverse tendenze europee che sono giunti al governo, costretti come sono ad affrontare altri, differenti, ma non meno gravi, problemi.

Il mondo occidentale, democratico e capitalistico, non ha dovuto attendere il 1968 per essere scosso da febbri che denunciano ben più preoccupanti malattie.

Gli Stati Uniti, nonostante la loro forza e la loro ricchezza, covano germi di rivolta civile, fin dagli anni della guerra di Corea [1951], e, attraverso un lungo processo, passato sotto le forche caudine di esplosioni spontanee come gli *hippies*, la "cultura della droga", le rivolte dei ghetti metropolitani,

¹ Ex-ufficiale delle SS, Hanns-Martin Schleyer venne sequestrato, il 5 settembre 1977, a Colonia dal gruppo armato *Rote Armee Fraktion*, dopo un sanguinoso agguato, in Vincenz-Statz-Strasse, terminato con la morte dei quattro uomini della sua scorta. Dopo quarantatré giorni di prigionia, venne ucciso e, il 18 ottobre 1977, il suo corpo venne ritrovato nel bagagliaio di un'auto a Mulhouse.

abitati da minoranze etniche [neri, portoricani, "bianchi poveri"], giungono fino alla protesta organizzata contro l'intervento militare nel Vietnam.

Vi è bisogno di ricordare che, proprio negli Stati Uniti, è avvenuto, nel 1963, un crimine, un crimine terroristico misterioso e oscuro come l'assassinio del presidente John Fitzgerald Kennedy?

THE BRAINER DAILY DISPATCH

The Total Medium . . . SERVING THE BRAINER TRADE AREA
In the Heart of the Lake Region . . . BRAINER, MINNESOTA, FRIDAY, NOVEMBER 22, 1963
10 CENTS VOL. 90-NO. 94

PRESIDENT SHOT TO DEATH FROM AMBUSH IN DALLAS



Know Your Candidates—

GEORGE BEDARD
George Bedard is one of five men seeking the office of Brainerd mayor. He is 40 years old, single, and has been a realtor for the past seven years. He is the immediate past president and past vice president of the Brainerd Chamber of Commerce and past vice president and director of Brainerd, Inc. He serves on the city planning commission and is a member of the board of directors of the six hill committees. Bedard is a member of the Knights of Columbus, Elks, Eagles and Moose. He was charter member of the Brainerd Exchange club and has served as its president. He is presently treasurer and director of the Northern Twp. Country Club. He was president of the Minnesota Association of Realtors and also of the Twp. Country Club. Bedard was born in Wright county. He worked on the accounting department of Northern State Power company in Minneapolis for 15 years and operated a bulk oil business in Oakley one year and a restaurant in Ribbing one year before coming here. He is married and has six children.



Weapons Put in Evidence

Rubber Hose, Knife Introduced in Trial
MINNEAPOLIS (AP)—Weapons already used to slash and bludgeam Oswald today as St. Paul police investigator Theodore Ellerman continued his testimony in the J. Edgar Thompson murder trial.

TRIAL RECESSED
MINNEAPOLIS (AP)—The T. Eugene Thompson murder trial was recessed until Monday morning by Judge Ross Fessenden because of Kennedy's death.

A 12-inch piece of rubber hose was introduced into evidence, but not before defense counsel Hyum Segel had forced prosecutor William Randall to lay additional foundation.

The state contends the hose was used to strike Mrs. Thompson home in St. Paul last March 22.

Also admitted into evidence this morning was a butcher knife found in the kitchen of the Thompson home. Ellerman said he made chemical tests on the knife which revealed evidence of blood.

Ellerman also identified the German Luger pistol introduced in evidence earlier which Randall says was used to kill the 35-year-old churchwoman and mother of four children. Ellerman said he found hairs under the muzzle of the pistol which matched hair taken from the victim's head.

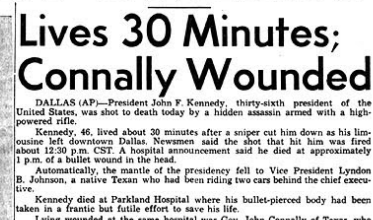
Soon after Segel began his testimony, the state introduced a rubber hose which was sought—and was granted—by Ellerman at the Thompson home the day of the slaying.

DEFENDER NAMED
Meanwhile, a public defender was named for Dick W.C. Anderson, the alleged actual slayer in the case. Anderson was 37 years old at the time of the slaying.

Whoever Anderson will take the stand was the big question today as the trial neared the end of its fourth week.

Proceedings were delayed for an hour Thursday while attorneys for Thompson, the state and Martin discussed the latter's court appearance in Judge Rolf Foster's chambers.

Martin, a former boxer, was the right to meet the attorneys in the courtroom. The claims of the American authorities to establish at their discretion the range of duties and



Lives 30 Minutes; Connally Wounded

DALLAS (AP)—President John F. Kennedy, thirty-sixth president of the United States, was shot to death today by a hidden assassin armed with a high-powered rifle.

Kennedy, 46, lived about 30 minutes after a sniper cut him down as his limousine left downtown Dallas. Newsman said the shot that hit him was fired about 12:30 p.m. CST. A hospital announcement said he died at approximately 1 p.m. of a bullet wound in the head.

Automatically, the mantle of the presidency fell to Vice President Lyndon B. Johnson, a native Texan who had been riding two cars behind the chief executive.

Kennedy died at Parkland Hospital where his bullet-pierced body had been taken in a frantic but futile effort to save his life.

Lying wounded at the same hospital was Gov. John Connally of Texas, who was down by the same fusillade that ended the life of the youngest man ever elected to the presidency.

Connally and his wife had been riding with the President and Mrs. Kennedy as the presidential limousine raced to the hospital.

"Oh, no," she kept crying.

Connally slumped in his seat beside the President.

Police ordered an unprecedented dragnet of the city, hunting for the assassin. They believed the fatal shots were fired by a white man, about 30, slender of build, weighing about 165 pounds, and standing 5 feet 10 inches tall.

"You could tell something awful and tragic had happened," the senator told newsmen before Kennedy's death became known. His voice breaking and his eyes red-rimmed, he said:

"I could see a Secret Service man in the President's car leaning on the car with his hands in anger, anguish and despair. I knew then something tragic had happened."

Yarborough had counted three rifle shots as the presidential limousine left downtown Dallas through a triple underpass. The shots were fired from above—possibly from one of the bridges or from a nearby building.

The President's television reporter, Mal Couch, said he saw a gun emerge from an upper story of a warehouse commanding an unobstructed view of the presidential car.

Kennedy and his wife had just passed the halfway point in a three-day speaking tour through Texas.

The president already had prepared a luncheon address for a Dallas audience before he died. In his prepared text, he assailed his unconservative critics. Dallas is considered a center of conservative philosophy and finance.

Here, on Oct. 24, Adlai E. Stevenson was spat upon by one heckler and struck by another after making a United Nations Day address.

It was believed that Kennedy's body would be moved shortly to Washington. Traditionally, funeral services for presidents who die in office are held in the capital city.

Kilguff told newsmen that Gov. Connally, a Democrat, was wounded in the right chest in the same ambush that felled the President.

Connally was rushed into surgery for a two-hour emergency operation.

Connally also was hit in the right wrist.

Though Mrs. Kennedy cried, "Oh, No," in horror and despair after her husband was shot, she did not collapse or give way to hysteria.

The entire building where the assassination was covered with blood from her husband's wounds.

Lt. Erich Kaminiski of the Secret Service said the assassin's weapon appeared to have been a "high-powered Army or Japanese rifle of about 25 caliber." The rifle had a scope on it, he said.

The entire building where the sniper was located was evacuated. People were working in the building at the time of the shooting.

Dallas inspector J. H. Sawyer said, "Police found the remains of fried chicken and paper on the fifth floor. Apparently the persons had been there quite awhile."

After the fatal shots were fired at Kennedy, the stricken President's Secret Service driver raced away from the scene at top speed—hitting the nearest hospital and trying to get the presidential party out of range of further gunfire.

Kennedy, Connally and their wives had been riding together in the President's familiar dark blue, bubbletop convertible. The transparent plastic roof of the vehicle had been removed for the motorcade.

The Secret Service agents riding with the President sat in a second convertible following close behind, immediately drew pistols and automatic weapons.

But they were unable to get a shot at the gunman.

Dallas motorcycle officers, ranged around the cavalcade, took off across a field in the direction from which the murderer apparently had fired.

One officer raced to the foot of a nearby railroad embankment and climbed to the tracks above, gun in hand.

The motorcycle which had just passed through downtown crowds standing 10 and 12 deep along each curb, broke apart in pandemonium as Secret Service agents rushed Kennedy and Connally to the hospital.

Frontally, Kennedy was shot to death at a spot where there were few spectators—after driving almost within handshaking distance of many thousands.

The car was removed from the Parkland Hospital at 2:35 p.m. in a lengthy cream-colored ambulance with curtains tightly drawn.

The ambulance, a passenger seat in the ambulance—a type of vehicle with two seats for passengers.

Kennedy and the body were escorted from the emergency entrance of Parkland by two motorcycle officers.

Mrs. Kennedy walked out the back door of the emergency entrance, as the body also was taken out.

She walked slowly, looked around her in a dazed manner and appeared to be in a state of shock.

Those who saw her enter the hospital an hour and a half earlier said she had been looking forward to dining with the chief executive broke down and cried.

U.S. Trying To Set Rules, Reds Charge

SECRET SERVICE MAN, POLICE OFFICER KILLED
BY PRESTON GROVER
MOSCOW (AP)—The Soviet Union accused the United States today of trying to make the Red Army's presence in the Berlin corridor traffic on the Harz mountains. The Russians warned they would not permit it.

A Russian note to the U. S. government rejected an American proposal over the stalling of a U. S. Army convoy for 40 hours Nov. 4, because the Americans refused to dismount from their vehicles and be taken to the rear of the line.

The Soviet reply warned the threat of more interference with Soviet convoys on the 110-mile Berlin highway between West Berlin and West Germany. The Allies insist they have the right to move their supplies as they like.

The Kremlin note said: "The claims of the American authorities to establish at their discretion the range of duties and

Man Arrested For Shooting Dallas Officer

FORT WORTH, TEX. (AP)—A man who shot and killed a Dallas police officer was arrested today in Dallas, a white man in his 30s who was arrested in the Riverside shooting of a Dallas policeman.

The man, who has black curly hair and who wore a red shirt, denied that he was connected with the assassination of the President.

His hands were handcuffed and he was taken to the Fort Worth City Jail.

Congo Expels All Soviet Diplomats

LEOPOLDVILLE, the Congo capital, today expelled Soviet diplomats for the second time.

Adolin said an offensive for Soviet diplomats is not serving diplomatic relations with Congo.

The premier charged the Russians Thursday with subversive dealings with anti-government forces across the Congo River in neighboring Brazzaville.

Adolin set an deadline for Soviet Ambassador Sergei Nemtchinov and his 190-member mission to leave but that the Russians did not do so.

The action was taken by the board of government.

Adolin said his government will consider the credentials of any new diplomats the Soviet Union might want to send.

There was no immediate Moscow reaction to the expulsion.

Power and Light Company To Oppose Big REA Loan

DULUTH, Minn. (AP)—Minnesota Power & Light Co. (MPL) strongly opposes a \$100-million loan to the Rural Electrification Administration (REA) for a proposed \$92.5 million.

The REA loan would create a power supply in the Duluth area, which is a heavily depressed area, and could help in the development of the plant in North Dakota.

MPL said that neither the REA nor the power supply would be made available to the area.

The REA loan would be made available to the area.

Rewards Offered In Murder Cases

KANSAS CITY (AP)—Rewards totaling \$25,000 have been offered in four of the nine unsolved murder cases in Greater Kansas City area.

An investment firm that employed Mrs. Shirley Lee Moore offered a \$10,000 reward Thursday for her killer. She was last seen Wednesday slaying her husband.

Rewards also have been offered in the slaying of Mrs. Patricia Williams, Henry O. Pugh and Martin Luther Gutierrez.

LATE BULLETIN

NEW YORK (AP)—The New York Stock Exchange closed at 2 1/8% up for the day. The action was taken by the board of government.

Adolin said his government will consider the credentials of any new diplomats the Soviet Union might want to send.

There was no immediate Moscow reaction to the expulsion.

Big Fuel Piled In Pulo Case

PORTLAND, Ore. (AP)—Dr. Paul O. Richter, 51, head of the embryology department of Oregon State University, filed a \$1-million damage suit Thursday against a manufacturer and distributor of Sabin oral vaccine, Type III.

Richter contends in the suit that taking the vaccine caused him to contract a disease. The suit names Northwest Drug Co., a Washington manufacturer of the vaccine, Northwest Drug Co., a Washington distributor, and Richter as defendants. The action was filed in Clatsop county at Seaside, Ore., on Oct. 7, 1963.

Weather

MINNESOTA: Dismal, overcast, light snow northeast; partly cloudy Saturday; colder; low tonight near northwest, 15; southeast; high Saturday 18.

LOCAL WEATHER
(Maximum and minimum for last hour preceding a.m. today.)
Maximum 49
Minimum 15
5 a.m. today 20
3 p.m. today 30
Precipitation . . . all light

MINNESOTA: Dismal, overcast, light snow northeast; partly cloudy Saturday; colder; low tonight near northwest, 15; southeast; high Saturday 18.

Weather

MINNESOTA: Dismal, overcast, light snow northeast; partly cloudy Saturday; colder; low tonight near northwest, 15; southeast; high Saturday 18.

LOCAL WEATHER
(Maximum and minimum for last hour preceding a.m. today.)
Maximum 49
Minimum 15
5 a.m. today 20
3 p.m. today 30
Precipitation . . . all light

Vi è bisogno di sottolineare che la nascita ufficiale della contestazione nordamericana risale al 1964 e ha luogo in una delle più antiche e illustri università del Paese: la UC Berkeley?

Ma il fatto che, sia pur “mitologicamente”, accende le polveri che, di là a due anni, prenderanno fuoco, con alterna intensità, in tutto il mondo, avviene a Pechino, il 25 maggio 1966. Una studentessa di filosofia appena ventenne di nome Niè Yuan-tze² – e di lei non si sa né si saprà mai niente altro – si reca nella sala mensa numero 1 dell’università e sulla porta di entrata appende il primo *dazebao* – giornale murale – della Grande Rivoluzione Culturale Proletaria. Nella favola propagandistica che seguirà si fa risalire al gesto di Niè Yuan-tse quella deflagrazione che porterà milioni di giovani per le strade della Cina, in nome degli insegnamenti del Grande Timoniere, a battersi contro l’apparato e le alte gerarchie dello stesso partito comunista. La loro parola d’ordine è uno *slogan* semplice e terribile, di eccezionale efficacia, che ha inventato lo stesso Grande Timoniere, il presidente Mao Tse-tung, e dice:

“Ribellarsi è giusto.”

Per la cronaca il *dazebao* di Niè Yuan-tsè accusa il rettore dell’Università di Pechino di esercitare, con autoritarismo, le prerogative della sua carica, di

² Il 25 maggio 1966, in Cina, inizia la rivoluzione culturale, quando la studentessa di filosofia Niè Yuan-tze incolla il primo *dazebao* sulla porta della mensa dell’Università di Pechino. Il manifesto accusa il rettore di gestione burocratica, di terrorismo ideologico, di disprezzo della politica, di tradimento revisionista, e lo invita ad andare a coltivare crisantemi. La rivoluzione culturale avrà grande influenza, anche, in Italia. In alcuni gruppi, come il Manifesto, LC ed AO, sarà una ispirazione per un nuovo modello di costruzione del socialismo, diverso dal modello burocratico sovietico.

ricattare gli studenti con un vero e proprio terrorismo ideologico, di disprezzare la politica in favore della cultura, di tradire le masse, in nome del revisionismo, e conclude esortandolo ad andare “a coltivare crisantemi”. Sono accuse che, con le varianti del caso, verranno riprese in Francia, in Italia, in Germania, negli Stati Uniti, dove gli studenti metteranno sotto accusa non tanto le carenze della scuola e dei metodi didattici quanto la loro soggezione alla logica del “sistema”, alla società, nei cui confronti hanno un atteggiamento - mutuato da una definizione del filosofo, che il 1968 ha reso popolarissimo, Herbert Marcuse - di “Grande Rifiuto”.

Ed ecco il 1968 e il tempo immediatamente successivo: il maggio francese, le turbolenze nei Paesi dell’Est, la nascita del movimento in Italia. Un insieme di avvenimenti, tra la protesta e la insurrezione, la scontentezza e la ribellione, la rivendicazione di diritti civili e la denuncia dei privilegi e delle sopraffazioni di classe, scuote il mondo. Sono scosse che non investono le fondamenta delle istituzioni, ma sono sintomi di un profondo disagio; attribuirne l’origine e la causa a semplici motivi di “cattiva propaganda” significa fermarsi alla superficie degli avvenimenti, nonché attribuire sproporzionate capacità di incidere sulla realtà alla diffusione di determinati ideali, definendoli addirittura pessimi.

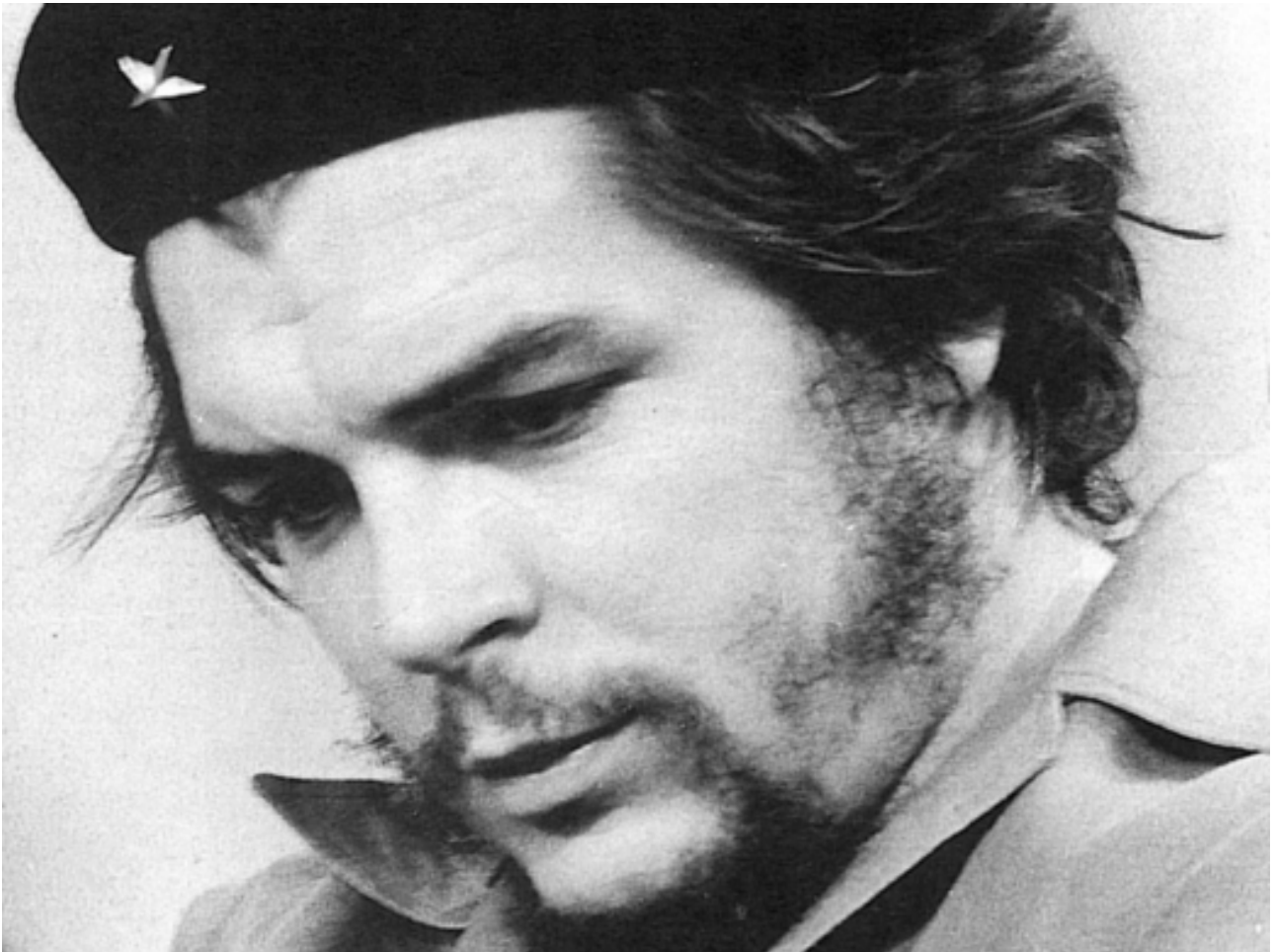
La Storia contemporanea ha insegnato pochissime cose sicure, tra queste una soprattutto: non esistono fenomeni che si autoproducono.

Tutto ciò che ci troviamo a dovere affrontare nella società, nel bene e nel male, non solo non è mai del tutto nuovo, ma nasce, sempre, da qualcosa che lo ha generato direttamente o indirettamente. Per giungere al

Sessantotto, come abbiamo sinteticamente visto, è stata necessaria una incubazione che risale quanto meno al decennio precedente.

Dal panorama tracciato fin qui abbiamo lasciato fuori una importante componente, quella latino-americana.

Nel Sud America, a partire dagli Anni Cinquanta, si registrano effervescenze sociali e politiche di determinante rilevanza: dalla rivoluzione a Cuba alle guerriglie urbane dei Tupamaros in Uruguay [1967]. Per accennare appena all'influenza dello "stile" latino-americano sul resto del mondo, a ridosso del 1968, citeremo due soli fatti.



Ernesto Guevara de la Serna, più noto come Che Guevara o semplicemente el Che [1928-1967].

Nel 1967, a Parigi, esce il libro di Régis Debray, *Rivoluzione nella rivoluzione?* [sulle esperienze di guerriglia in Sud America]: è un'opera che sarà presa a modello - brevemente, ma intensamente - da tutti i movimenti studenteschi europei.

Nello stesso 1967, in ottobre, viene catturato e assassinato, in Bolivia, uno dei massimi teorici e protagonisti della guerriglia della Storia contemporanea, quell'Ernesto "Che" Guevara, che diverrà un idolo dei sessantottini di tutto il mondo.

La guerriglia latino-americana, la Grande Rivoluzione Culturale Proletaria, la guerra del Vietnam non sono pretesti, non sono "invenzioni" di giovani insoddisfatti, sono, piuttosto, i terribili indici di un mondo che sta attraversando una difficile, grave e pericolosissima fase di assestamento, di trasformazione, di redistribuzione negli equilibri di forze e zone di influenza. Negli Stati Uniti, si sentono minacciose grida - nel corso di situazioni da stato di assedio nei grandi agglomerati metropolitani che assistono all'esplosione dei loro ghetti di colore - stile quelle lanciate dal *leader* nero più estremista, H. Rap Brown:

"Burn, baby, burn!" ["Brucia, ragazzo, brucia!"]

Nelle capitali europee sfilano cortei studenteschi scandendo parole d'ordine "guevariane" non meno traumatizzanti, come:

"Dieci, cento, mille, Vietnam!"

Ed è in Italia, in particolare, che la rabbia studentesca, la emarginazione giovanile, la incipiente disoccupazione, non certamente più di vecchi mali oscuri della nostra società, della non relativa miopia delle nostre classi dirigenti, della loro mancanza di capacità di programmare l'economia, della

loro vecchia abitudine di rifiutare qualsiasi novità, confondendola con chissà quale pericolo di rivoluzione, che rendono, ormai, critica una situazione, di cui solo chi non vuole vedere e non vuole udire non riesce a vedere e udire il superamento del livello di guardia, la probabilità di deterioramento dell'intero ordinamento sociale.

Nella enorme polvere e nella confusione del Sessantotto e di ciò che immediatamente lo ha seguito in Italia, non si intravedono segni premonitori netti di quel “salto di qualità” compiuto dal terrorismo in Italia. Il Sessantotto a Milano come a Roma, a Trento come a Pisa, come in altre città italiane, sedi di grandi centri universitari, è un fatto di larghe minoranze, che investe una intera generazione e si fa promotore di idee e comportamenti che toccano tutta la vita sociale e politica del nostro Paese; ma resta, sempre, un fatto di minoranza, di cui risentono molto alla lontana componenti importanti delle forze sociali, come, a esempio, la classe operaia e i lavoratori in genere.

Quali sono in concreto le “eversioni” tipicamente “sessantottesche”?

Non molto di più che battaglie in nome dei diritti civili, che lotte per il riconoscimento del ruolo delle donne sui luoghi di lavoro e nella società, che polemiche, talvolta, degenerate in atti di teppismo, per stabilire rapporti nuovi tra professori e studenti nelle scuole e nelle università. Che insieme a queste caratteristiche, che si possono genericamente chiamare “democratiche”, ve ne siano altre, definibili “classiste”, è indubitabile, ma non sono quelle assimilate e, per così dire, digerite dal contesto della società nazionale. E, del resto, le caratteristiche classiste del Sessantotto preesistevano ai fermenti venuti alla luce in quella data. Erano

caratteristiche tipiche di esigue minoranze, e tali sono rimaste. Con ciò si vuole dire che la classe operaia, il movimento dei lavoratori, i partiti di sinistra che, storicamente, si sono affermati, in Italia, dopo il fascismo, con il Sessantotto, hanno avuto poco, per non dire niente da spartire, anche se i sessantottini hanno usato, mutuato e abusato di punti di riferimento culturali e politici, parole d'ordine e concetti di lotta tipici della Vecchia Sinistra.

Parallelamente e indipendentemente dal Sessantotto, nella società italiana, procedono e occupano ruoli sempre più rivelanti sia lo scatto delle agitazioni operaie, politiche e sindacali, che prendono il nome di “autunno caldo” [1969], sia le trame eversive concrete, sanguinose e misteriose che, a partire sempre dal 1969, con l'atroce strage di piazza Fontana, vengono, confusamente, chiamate “strategia della tensione” e anche problema degli “opposti estremismi”.

Sulle vaste e grandi lotte operaie e sindacali, inglobate sotto il nome di “autunno caldo” va fatta, innanzitutto, una considerazione: sebbene condotte in nome di una “linea dura”, non degenerarono, mai, in azioni di violenza, sabotaggio e tanto meno di terrorismo. Si svolsero nell'ambito delle forme rivendicative consentite dalle istituzioni; l'obiettivo dei sindacati, dei partiti politici e delle forze sociali, che le promossero e le appoggiarono, si ricollegò, sempre e rigorosamente, alle norme del dettato costituzionale e non debordò mai al di fuori del quadro democratico del nostro Paese.

Tutto è, ancora, da chiarire e scoprire circa le cosiddetta “strategia della tensione”. La lunga catena di immondi delitti, di vili assassini e di assurdi

attentati, di gravissimi sabotaggi, rapimenti, sequestri di persone e ricatti, nati contemporaneamente e dopo la strage di piazza Fontana del 12 dicembre 1969, a Milano, per quanto strano e incomprensibile possa risultare e risulti, non solo non è stata ancora, oggi chiarita, ma circa i mandanti, i “cervelli”, che la hanno voluta e diretta, non si è trovato un solo colpevole: finora sono caduti nella rete della Giustizia solo ed esclusivamente dei “manovali” della criminalità politica.



Strage di Piazza Fontana

E allora: quali nessi sussistono tra il Sessantotto, ciò che è accaduto negli anni immediatamente successivi e il terrorismo che ha stravolto gran parte dell'Europa e, in particolare, l'Italia?

In materia sono fatte diverse ipotesi.

Una ipotesi che, con linguaggio di comodo chiameremo “di destra”, suggerisce che il terrorismo è nato ed è stato allevato dai partiti di sinistra e ha potuto svilupparsi e consolidarsi a causa della debolezza dimostrata dalle istituzioni democratiche del nostro Paese.

Si tratta di una ipotesi che non tiene conto di diversi fattori. Potrebbe reggere o avrebbe senso, sia pure paradossalmente, se il moderno terrorismo avesse riguardato la sola Italia.

Ma così non è!



Giovedì 16 marzo 1978, le Brigate Rosse raggiungono l’apice della loro strategia del terrore: portare l’attacco al cuore dello Stato. Alle 9.02 del mattino, in via Fani all’incrocio con Via Stresa, nel quartiere Trionfale, a Roma, un commando di brigatisti rossi rapisce il presidente della Democrazia Cristiana, Aldo Moro, e uccide i cinque componenti della scorta: il maresciallo dei Carabinieri Oreste Leonardi, l’appuntato Domenico Ricci, il brigadiere Francesco Zizzi, l’agente Raffaele Jozzino e l’agente Giuliano Rivera.

La Germania di Bonn aveva caratteristiche di Stato forte, le sue istituzioni democratiche e giuridiche erano autoritarie e non offrivano spunti per essere accusate di debolezza, eppure fu costretta a fare i conti con un terrorismo agguerrito e micidiale, delle cui esecrabili gesta è inutile fare la cronaca.

L'ordinata Francia di Valéry Giscard d'Estaing, nella quale, da qualche decennio, la sinistra era fuori del gioco governativo e statale, non fu immune da azioni di terrorismo politico internazionale; l'Inghilterra dovette affrontare l'annoso problema del terrorismo irlandese; la Spagna e il Portogallo, fino a non molti anni prima, rette da sistemi politici dittatoriali di destra, non furono, certamente, al sicuro dal contagio di un pericolosissimo terrorismo.

In misura diversa, la democraticissima Olanda ebbe problemi, che, clamorosamente, la travagliarono con ritornante periodicità - il caso dei sud-molucchesi.

Non bastassero queste considerazioni, a smentire l'ipotesi di destra, vi sono anni e anni di azione dei partiti di sinistra e dei sindacati in Italia, e, soprattutto, il fermissimo atteggiamento da essi assunto con la massima chiarezza in difesa dello Stato democratico e delle sue istituzioni. A una corretta analisi dei fatti, l'ipotesi "di destra", non regge, tutt'al più le si può attribuire credito per un solo aspetto: la parte emergente del terrorismo di casa nostra, i NAP, Nuclei Armati Proletari e le BR, Brigate Rosse, si richiamavano a ideali definibili di sinistra, e ciò doveva avere un significato; quanto meno poteva voler dire che un insegnamento ideologico era stato assimilato male e applicato peggio.

Andare oltre a ciò sarebbe non solo un errore, ma una vera e propria forzatura!

Un'altra ipotesi, di segno opposto, che, con linguaggio altrettanto di comodo, definiremo “di sinistra”, offre interpretazioni non meno confuse e inattendibili del fenomeno terroristico. Per cominciare non lo presenta in modo credibile, attribuendogli, di volta in volta, differenti matrici. Sarebbe il frutto di un non meglio precisato “complotto”, sul quale non vengono, mai, date eccessive spiegazioni.

Un'altra suppone che vi abbiano peso determinante i disegni di non mai indicati servizi segreti italiani, stranieri.

Altra volta ancora si riferisce a “uomini potenti” della finanza, della politica, dello Stato, dell'industria che lo alimenterebbero con sovvenzioni, connivenze, protezioni; quando non addirittura con direttive strategiche.

In una sola questione l'ipotesi “di sinistra” centra in pieno il bersaglio: nel definire il terrorismo uno strumento destabilizzante per scardinare l'ordinamento democratico. A questo riguardo non si può non condividere, tanto più che ricollega, razionalmente, tale mira eversiva a intelligenze con altri terrorismi, stabilendo che il fenomeno non è solo italiano, ma internazionale.

Ma si può fare un'altra serie di ipotesi, al di fuori di quelle “di destra” e “di sinistra”, con buone probabilità di accostarsi a qualcosa di molto vicino alla realtà del terrorismo.

Innanzitutto il rilievo dell'efficienza tecnico-militare del terrorismo, sia di quello italiano sia di quello internazionale.

Chi lo pratica ha raggiunto un livello tecnologico assai sofisticato, che presuppone, tra le altre cose, allenamento atletico-sportivo e nozioni avanzate nell'uso delle armi più moderne. In altri termini, i terroristi delle ultime leve non sono dilettanti, non si affidano alla spontaneità, hanno alle spalle una organizzazione che ne cura l'addestramento fisico, ne garantisce la preparazione tecnica e operativa, li prepara psicologicamente e li rassicura per quanto riguarda rifugi, informazioni, rifornimenti e contatti con l'esterno delle diverse "colonne". Va da sé che una organizzazione terroristica del genere non si prepara, come è stato giustamente notat, "nel cortile di casa".

Ciò vuol dire che il terrorismo dispone non solo di mezzi finanziari molto copiosi, tali che non si possono procurare solo con i sequestri, con le rapine e con i ricatti. Il finanziamento di una attività terroristica tanto ampia e considerevole necessita di fonti per così dire sicure e rapide, un sequestro - o altro tipo di "autofinanziamento" del genere - è, sempre, esposto al fallimento, quanto meno lascia spazio a fattori imponderabili, una azione progettata e non portata a compimento per mancanza di fondi sarebbe la fine di ogni sviluppo nelle attività terroristiche. Le fonti di finanziamento, quindi, possono sì trovare in attività criminose parallele il loro sostentamento, ma non in linea primaria né tanto meno unica. Ne consegue che i fondi necessari per tenere in piedi un complesso apparato, clandestino e fiancheggiatore, di gruppi terroristici che coprono una intera area nazionale, come a esempio le BR, in Italia, debbono essere state largamente più abbondanti di quelle occorrenti per progettare e portare a termine le singole azioni. Per quanto fortunate e remunerative possano essere le forme

criminali di “autofinanziamento”, non potranno, mai, essere bastanti per reggere le spese di impianto del terrorismo, che sono, ovviamente, permanenti anche dopo lo svolgimento delle diverse azioni.

La clandestinità ha costi di bilancio considerevolissimi e continui, si pensi, per usare le prime e più semplici esemplificazioni che vengono alla mente, al danaro necessario per soddisfare voci come: basi, prigioni, punti di appoggio logistico, rifornimento di armi e vettovagliamento, viaggi, assistenza medica, acquisizione di protezioni, eccetera. In altri termini, una organizzazione del genere è presumibile abbia costi di gestione paragonabili a quelli di una media industria in espansione, con personale qualificato e diversificato, e con una esigenza continua di spese esterne di consulenza e di aggiornamento.

La supposizione che il personale di una organizzazione terroristica sia volontario, dotato di spirito di abnegazione, quindi, pochissimo costoso, è valida solo in parte. Certamente, una *élite* di fanatici caratterizza, sempre, questo tipo di attività, ma non è neppure lontanamente in grado di coprirne l'intero organico e, del resto, il costante contatto con l'esterno implica una disponibilità di mezzi molto al di fuori del comune.

Per comprendere in tutta la sua estensione e profondità il fenomeno del terrorismo, non solo in Italia, è, dunque, necessario accertare quali siano le fonti del suo finanziamento. Un accertamento del genere non è neppure lontanamente stato tentato da chi ha formulato ipotesi “di destra” e di “sinistra”.

Una diversa ipotesi va, infine, avanzata circa le possibili intese tra il terrorismo internazionale – quindi anche italiano – e i diversi servizi segreti

delle grandi e delle piccole potenze. Uno scenario non improbabile potrebbe essere questo: diverse agenzie vi sono implicate, ma solo per quanto attiene alla nascita dei diversi gruppi, nelle diverse Nazioni, che, in qualche modo, sono stati aiutati a coagularsi e, poi, abbandonati a una esistenza autonoma, a vivere per così dire di vita propria.

In sostanza: agenzie segrete occidentali e orientali hanno avuto un ruolo da “apprendisti stregoni”, hanno presieduto alla generazione dei gruppi terroristici che, in seguito, per una serie di ragioni diversissime, non sono più risultati controllabili.

Il mostro del terrorismo, evocato con intenti destabilizzanti, è cresciuto a proporzioni tali che è, in certo senso, diventato una controparte in ogni Stato contro il quale agisce.

Se questo scenario corrispondesse, anche limitatamente, alla verità, sarebbe, allora, necessario stabilire come il terrorismo abbia potuto sopravvivere una volta interrotti i rapporti con i servizi segreti che lo hanno, in origine, appoggiato.

Ma elencate le diverse ipotesi sulla natura, sulle origine, sulle caratteristiche generali del terrorismo, restano sempre alcune domande di fondo da porsi.

A chi giova il terrorismo?

Chi sono i terroristi?

Quale ideologia li spinge ad agire?

Che cosa contano di ottenere?

Le forze politiche e sociali, le correnti di opinione pubblica, i gruppi di pressione, che ritengono di trarre vantaggi dal terrorismo hanno, in Italia e fuori, una caratteristica comune: sono occulte.

A parole, tutti condannano il terrorismo e non potrebbero agire diversamente. Ma nel calibrare le condanne, nel proporre rimedi e forme di lotta contro il terrorismo, si possono assumere atteggiamenti diversissimi e addirittura opposti. Chiunque proponga provvedimenti contro il terrorismo, che smentiscono l'ordinamento democratico, lasciando spazio a iniziative statali e governative che offrono possibilità a "corpi separati" di agire al di fuori e al di sopra delle leggi, non è certamente un fiancheggiatore; ma accetta la logica perversa dei terroristi e attribuisce loro un primo vantaggio, quello di scendere sul terreno di lotta che hanno scelto, l'extralegalità, la contrapposizione di terrore a terrore.

Non si sono sentite anche in Italia, in particolare, dopo la strage di via Fani e l'orribile "esecuzione" di Aldo Moro, richieste di ripristino della pena di morte, di ricorso a mezzi eccezionali, di estensioni di poteri straordinari alla repressione?

Nel contesto del nostro ordinamento democratico - che va riconosciuto, con fierezza, ha retto nel complesso assai bene di fronte a questa terribile prova - hanno diritto di cittadinanza tutte le opinioni, purché non tendano a scardinare il quadro costituzionale; ed è proprio in questo quadro che va, rigorosamente, condotta la battaglia contro il terrorismo, che sarà, inevitabilmente, di lunga durata e potrà essere vinta solo ed esclusivamente nella Democrazia e per la Democrazia.

Chi sono i terroristi, allo stato attuale delle cose, non è possibile dirlo.

Si può, certamente, dire chi non sono i terroristi e, dalla sia pur rapida panoramica che si è tracciata fin qui, l'*identikit* alla rovescia è molto facile da mettere insieme.

Quale ideologia spinge i terroristi?

Il meno che si può dire è che non è una ideologia costruttiva, che non è una ideologia con possibilità di estensione di massa e di diffusione tra le classi lavoratrici. È, in primo luogo, una ideologia che rifiuta il consenso, che si isola e si richiama a una solidarietà estremamente selezionata, per pochi iniziati, una ideologia – che, per usare un luogo comune, che ha, tuttavia, una forza espressiva molto convincente – nasce dalla disperazione.

Perché?

Perché nega la politica come mezzo di trasformazione della società, perché rifiuta, anzi non cerca neppure, il consenso e l'alleanza della gente comune, perché intende convincere gli esitanti e gli oppositori con la diffusione della paura.

Il terrorismo, in Italia e altrove, non solo si pone al di fuori dei movimenti tradizionali di emancipazione popolare, ma li osteggia, li colpisce brutalmente, tenta di renderne vani sia i punti di approdo sia gli obiettivi generali.

Che cosa contano di ottenere i terroristi?

Di portare la lotta su un terreno a loro congeniale, con la Democrazia che rinuncia a essere se stessa e adotta sistemi violentemente autoritari.

Mirano, in buona sostanza, a un solo obiettivo centrale: scardinare non tanto lo Stato, ma questo tipo di Stato, lo Stato democratico.

E nel conseguire questo obiettivo, che siano o non siano in buona fede non ha molta importanza – anche se è impossibile giudicarli in buona fede! –, poiché con i loro falsi “gesti esemplari”, con le loro assurde forme di lotta, prima ancora che sul sangue delle loro vittime innocenti, giocano sulla pelle

di milioni e milioni di cittadini comuni, sulle loro aspirazioni a una società ordinata, più giusta e felice.

Daniela Zini

Copyright © 1 novembre 2014 ADZ



Chi può dire se, quando le strade si incontreranno, questo Amore sarà nel tuo cuore?